

Blasphème

Daniel-Louis Beaudoin

Numéro 60, printemps 1994

La voix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13948ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, D.-L. (1994). Blasphème. *Moebius*, (60), 7–10.

Blasphème

Daniel-Louis Beaudoin

«Je l'ai dit. Le fallait-il ? Le pouvais-je ? Le devais-je ? Qu'est-ce que falloir, pouvoir et devoir veulent dire ? Dire, est-ce un devoir ? Un pouvoir ? Une nécessité ? Mais au fait, qu'est-ce que j'ai dit ? A-t-on jamais pu rendre compte d'autre chose que de sa propre hébétude ? Qui pourrait m'expliquer la présence de cet incessant flot de morphèmes qui m'étire le muscle cérébral dans tous les sens en plus de se cacher derrière une suite d'images délirantes pendant mon sommeil ? C'est une musique, si l'on veut. Un grondement plutôt. Un glissement de termes. Ce n'est pas ça du tout. Appelons la chose ainsi : une fable décousue. C'est approximatif, mais enfin, il faut bien se permettre un peu d'arbitraire de temps en temps, sinon le sens de la vie serait impossible à inventer.

Il y a déjà longtemps que j'ai cessé de lutter contre elle (la jacasserie interne, la fable débridée, la dégringolade lexicale). Ces-mots-ci, qui la concernent, c'est elle aussi, qui se transcende pour mieux me briser, moi qui ai renoncé à ma dignité, moi qui me suis soumis sans résistance, moi qui fuis le combat, moi qui cède procède précède accède succède recède, moi qui, moi qui, moi qui, qui, moi ? Me voici offert tout entier. Offert à quoi ? Au vertige, à l'abîme, à rien. Entier à rien, rien dans les mains, les poches, la panse. Rien ne se perd, sauf moi. Et encore, qu'est-ce que j'en sais ? »

Telles étaient, à l'état brut, les pensées de Monsieur Suckmydick, un individu ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni brun ni blond, aux yeux ni bleus ni verts. Il portait des

vêtements (ce n'est pas défendu), un chapeau melon (ça fait toujours chic), et un paletot ni comme ceci ni comme cela (mais très résistant).

Tout à l'heure, ce déambulateur à la mine quelque peu crayonneuse avait failli tomber dans un trou d'homme qui béait bêtement au beau milieu de l'après-midi. Tel un Christ marchant sur les flots, Monsieur Suckmydick avait survolé le gouffre puant sans dommage, y laissant même tomber quelques rognures d'innocence dont regorgeaient les poches de sa redingote. Puis, relevant la tête, il avait constaté avec humeur qu'il traversait une décharge publique. Entouré par des amas d'immondices aux effluves écœurants, il finit par conclure que tomber dans l'égout ou ne pas y tomber revenait au même, ce qui enlevait toute valeur au miracle dont il avait été l'acteur principal. En effet, n'est pas Christ qui veut ces jours-ci. Savait-il seulement qu'il le voulait ? Voulait-il savoir qu'il l'ignorait ? Mystère.

Poursuivant son chemin en sentant qu'une pellicule huileuse et malodorante l'oignait progressivement, il était tenaillé par des questions éthiques et esthétiques aussi tordues qu'impropres à la consommation. Toutes ces excavations mentales se faisaient simultanément à son insu et à son su, de même qu'à son corps défendant. Il subissait le travail incessant d'une entité appelée PAROLE, qui le réduisait au plus complet mutisme, toute tournée qu'elle était vers d'insondables vasques d'intimité.

« Où se terre ce moulin à dérélitions qui anime mes promenades dans les lieux les plus et les moins étranges ? Comment parler ? Que dire ? Qu'écrire ? Les rêveries du promeneur idoine ? Les ronrons du piéton pétant ? Mémoires dans les vidanges ? À qui parle-t-on, si tant est qu'on parle ? Impossible de taire ce qui se terre. Sur la terre comme aux chiottes, on chuchote. Une colonie d'araignées tresse des images de cauchemar sous ma calotte. C'est le Pirate Mabouuule qui a perdu sa bouuuule lalalalèèèè-reeeu... »

Qui était donc ce Caruso du babil intimiste, cet esthète sans slogans, ce ventriloque révulsé, ce je ce me ce moi ce soi ce il ? Un îlot fragmenté, un lexique à la dérive, un clochard dans la toundra ou dans l'attente d'une vérité ? Aucune de ces réponses. Aucune de ces questions. Toutes les réponses et les questions à la fois. Seulement les réponses. Seulement les questions. Rien. Tout. Partie. Parler et partir sont-ils synonymes ? Si oui, pourquoi ? Si non, pourquoi ?

Au terme d'une quête intellectuelle aussi rigoureuse que brinquebalante, Monsieur Suckmydick lança un livre qui connut un succès fou chez les ploucs. Il y révélait les origines extra-terrestres du genre humain et le chemin conduisant à la béatitude. Convaincu d'avoir écrit un roman teinté d'humour absurde, Monsieur Suckmydick eut du mal à camoufler son étonnement lorsqu'une chaîne de fast-food spirituel s'érigea sur les principes dictés par son œuvre. Il décida d'en tirer un profit maximal. Il écrivit d'autres livres, constatant que plus ses propos étaient farfelus, plus on le respectait. Bientôt, il se prit même à y croire, se proclamant Prophète du Très-Haut avec un sérieux pour le moins déroutant.

Pour échapper à l'agitation grandissante suscitée par ses médiations médiatisées, Monsieur Suckmydick continuait de se promener seul parmi les déchets. C'est dans cette atmosphère viciée qu'il percevait le mieux les injonctions de la voix divine qui emplissait son crâne de langueurs prophétiques. Il avait même renoncé au chapeau melon pour mieux l'entendre.

Vers la fin d'un après-midi banalement extraordinaire, absorbé par de profonds tourbillons cognitifs, le Prophète marcha sur un gros clou. La traversée des pestilences l'avait mené dans les ruines d'un complexe immobilier dont il ne subsistait que les fondations. Monsieur Suckmydick n'avait pu résister à la tentation de descendre les marches pourries d'un escalier pour voir comment le firmament lui apparaissait au milieu d'une ère habituellement souterraine. La rumeur veut qu'un cancrelat rouge nommé Satan l'y ait attiré afin de lui faire des propositions illicites. Toutefois, cette hypothèse n'a jamais pu être vérifiée.

Peu après la brutale interruption de son pèlerinage, une deuxième tige acérée lui transperça le seul pied resté valide. Puis un vent relativement surnaturel, vaguement lugubre et passablement glacial se mit à balayer le sable qui couvrait le plancher. Cette activité des masses d'air boréal révéla bientôt une curieuse forme de bois incrustée dans le béton. C'est à ce socle cruciforme qu'étaient cloués les membres du promeneur.

Tout à coup, la forme anguleuse entreprit de sortir des profondeurs cimentées et de se redresser. Avant longtemps, Monsieur Suckmydick pouvait s'y appuyer le dos. Animés par une force inconnue, ses bras s'étendirent horizontalement le long de la structure et ses mains furent à leur tour

traversées par des clous. Implacable, la terrifiante potence semblait pousser vers le ciel. Assez vite, le solitaire se trouva suspendu dans une position fort douloureuse et s'écria sans trop savoir à qui il s'adressait (probablement par mimétisme) : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Au-dessus des fondations, on pouvait apercevoir le soleil couchant. Ses rayons formaient une auréole autour de la tête du nouveau crucifié. S'il s'était trouvé des témoins sur les lieux, ils auraient cru à une transfiguration et se seraient écriés d'une voix unanime : « Qu'il est beau le martyr des sous-sols ! » Il dégageait une certaine classe, en effet. Un raffinement suranné, un charme austère. C'était un beau Christ de cave.